Document généré le 25 avr. 2024 10:51

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Lettre cachée à J.-B. Pontalis

Diane-Ischa Ross

Numéro 129, avril 2011

URI : https://id.erudit.org/iderudit/64579ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Ross, D.-I. (2011). Lettre cachée à J.-B. Pontalis. *Moebius*, (129), 167–174.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Lettre cachée à J.-B. Pontalis

Monsieur, j'éprouve tellement d'embarras, celui qui fait tordre les mains et regarder ses chaussures, qu'il me faut déguiser cette lettre en hommage, en discours aimant tenu dans le dos de l'autre dont on n'ose pas soutenir le regard. Je la déguise en profitant des virtualités du titre de la rubrique. Ces lettres à un écrivain vivant sont-elles jamais adressées, jamais des adresses ? N'y pensons plus, ça inhibe. J'ai moins peur dès que vous écrivez que vous abandonnez l'analyse ; j'échange la frayeur contre un sentiment d'abandon. Je ne parle plus mais je lève les yeux en pensant, les mains jointes à hauteur de cœur : l'aime-t-on assez J.-B. Pontalis ?

Je dis J.-B. Pontalis, un grand seigneur, comme les professeurs des grandes écoles, les historiens, les sémiologues, les maîtres, un créateur, un participant du Séminaire, le directeur de la *Nouvelle revue de psychanalyse*, un lecteur et chef de collection chez Gallimard, et qui a le chic de faire comme si c'était le produit de la chance, et rien du tout en somme.

Et voici que je me confesse. Vous voyez ? À peine l'analyse finie on retrouve des automatismes de confession, d'autocritique, d'autodénonciation. On se met à nu. Je refuse de vous utiliser pour m'étaler, me réunir sur du papier sous votre patronage en prenant prétexte de vous, virer hystérique à l'occasion de cette lettre. Mais, qu'y puis-je, vous êtes l'analyste, le point astronomique, l'oméga de mes transferts partiels et latéraux, plastiques, et l'analyse personnifiée, son ombre portée et celle de mon analyste si chère, et leur lumière. Il y a vous comme « Victor Hugo hélas ! » et Bach pour les musiciens, et Duby pour l'Histoire. Pas le Père Freud ni Orphée, vous, en officiant laïc.

Je découds mon histoire malgré ma décision de me serrer sur l'œuvre ; j'associe d'autant plus librement que cette liberté ne m'est plus recommandée. Je ne connais pas l'homme, le personnage, et c'est mieux ainsi. Jamais lu de biographie ni vu de photos, sauf celles d'un magazine grand public ou reproduites dans vos livres ; jamais regardé une entrevue à la télé, et pour la voix, rien. Donc, pour l'icono, rien qui documente avec noblesse. Je revois l'enfant de neuf ans en bord de mer, l'honorable en pied avec l'escalier qui s'élance derrière. C'est plutôt bien : la photo d'enfant prise par un inconnu vous auriez pu ne jamais la recevoir, et l'homme en pied du grand escalier élégant et bourgeois, c'est vous aussi qui jouez avec les codes identitaires.

J'écris à tâtons, je me méfie des moires de signifiants qui vont infiltrer ce texte, me l'émietter, peut-être, me le rendre étranger. Et je me soupçonnerai d'intentions indécidablement bonnes ou mauvaises, déviées. Et la couleur des yeux, la politesse attentive sans invasion du regard ? Connais pas. C'est au *Dormeur éveillé*[1] que je demandais des images qui m'auraient échappé ; des images rêvées ? Vous occupez le divan, yeux clos, et le fauteuil, silencieux, mais le divan est vertical et se dresse comme un lutrin, et on entend la musique, comme si l'analyse en avait une. C'est cousu de fil blanc ; vous m'aidez, en allocutaire universel, hypostase de l'analyse, à faire le deuil de mon analyse et de mon analyste en analyste et en tout ; je vous dois aussi de me rappeler que le travail du deuil ne se régente pas, qu'on ne gère rien, qu'on laisse faire, on jette un œil à ce qui se passe et nous transforme ou initie des remaniements dont on bénéficiera même sans sagesse.

Je découvre que vous nous avez beaucoup appris de la psychanalyse, avec le *Vocabulaire*, Freud et Lacan avec les frottements théoriques et toute la largeur d'exploration dans les frottements ; et des prénotions : le souvenir carrefour, la mort comme un songe plutôt que la vie ; réconciliés avec le fantasme tu, la mémoire, la persévérance dans l'impermanence. Jacques Laplanche, est-ce que c'était aussi votre ami ?

La lecture d'*Elles* m'a embarrassée. Jalousie. J'aurais dû dépasser avant de le lire le rêve d'être en analyse avec Pontalis. Ce n'était pas fait. Ça me dure. J'ai observé à l'occasion d'icelles que J.-B. disait rarement du féminin quelque chose qui me touchât, de neuf, qui ne sentît pas les traditions populaire et savante, clichés. J'étais semblablement froissée de lire dans *L'enfant des limbes* :

Serais-je épris des rêves qui tiennent lieu de réalité ? Ne serais-je touché que par ceux qui n'ont pas une identité bien assurée, qui ne sont pas ce qu'ils croient ou croient être, et alors les femmes, plus que les hommes, seraient ces êtres-là, incertains, insaisissables, celles qu'on ne saurait baptiser, celle qui seraient toujours en attente d'on ne sait trop quoi[2].

Je me renfrogne dans mon sentiment fragile et terne d'identité si je lis ça sous sa plume, retournée comme des palourdes qui liraient Francis Ponge. L'éternel féminin me lassait même et surtout sous couvert de mystère ; l'homme et ses aventures, passion ou romance, celui qui parle de ses piètres performances de danseur, du doute qu'il porte sur son charme, du tennis, etc., le psychanalyste dans le siècle se soustrayait à ma dévotion. Son discours sur la représentation et le caché me le rendait.

Alors je vais ruser, écrire en cachette, dans l'impunité, protégée par le « vous » qui lisez d'un Vous dont la présence imaginée me paralyse. C'est pareil quand je vous envoie mes livres, quand paradoxalement j'ose le faire, assortis du souhait qu'une petite étagère en rallonge aux très nobles, qui accueillent vos maîtres, les héberge.

J'ignorais jusqu'en 2010 l'existence du bureau sous les combles à Boissy, la vision qu'on a de sa fenêtre, une vision qui rejoint celle de l'ombre portée d'un ancien chêne, et je lis éveillée comme un arbre rêvant. J'ai aussi acquis à vous fréquenter un sentiment précieux malgré qu'il soit intermittent : l'innocence d'une enfant absoute de ses incongruités.

En souffrance d'identité. Je suis de ceux-là, je me présente : je n'ai pas de confort d'identité, une frayeur plutôt. Mais ça n'est rien, ça reste entre nous, comme dans le bureau de l'analyste. Et j'ai appris en même temps

que nous tous, voire vos patients, en lisant *En marge des nuits*, que vous ne feriez plus l'analyste. La lecture de cette œuvre peut-elle être anarchique, y dessine-t-on ses propres parcours ? Visiblement oui, mais une fois qu'on a éprouvé le mouvement qui anime tous les livres, et qui n'est pas celui d'une œuvre de jeunesse. Alors oui, on opère des montages, on télescope un très ancien entre deux récents, on marie des segments – c'est bien ainsi que vous les nommez, n'est-ce pas ? –, comme on se déplacerait parmi des nuages. Chaque livre est autonome cependant qu'aucun n'est en errance, ignorant de ceux qui l'entourent, il les annonce plutôt ou en recueille l'écho. Ces harmoniques font la suavité de la série. Elle n'a de nécessaire que de varier sur des thèmes sans questionner l'idée de nécessité. Celle-ci est le point aveugle de cette œuvre plutôt phénoménologue, historienne des amnésies et des lapsus.

Il devient vénérable, il a des tics de vieux savant que peut-être il avait naguère mais qui insistent, soulignés : méfiance à l'égard des intellectuels, goût des alliages plutôt que des mises en tension. Bien. Ça me lasse comme la sourdine qu'il applique lui-même, le bémol, à ses vérités subjectives, ses traits de personnalité. Ça me lasse mais ça vaut mieux. Et je lui en veux aussi de bientôt nous abandonner à quelques ouvrages posthumes. Et c'est de bonne guerre. Vous voyez combien mon admiration fusionnelle et précritique, hagiographique, me muselait ? Vous méritez mieux.

Je retiens mon texte de dériver vers le récit de rêve, celui qui se tiendrait au plus près des images, fragmenté, décousu, polyglotte et ahuri dans sa langue maternelle, téméraire, succombant à la tentation de retomber dans le rêve, de vivre la veille en mode inconscient, imprudent, comme si la folie ne menaçait pas, prête à nous avaler, nous enfouir, sans arrêtes, sans formes. Et je manque de discernement dès que je tente d'analyser un rêve, j'en suis mortifiée, je me rendors sur ma page pour échapper à l'anxiété. Vous me veillez tous.

Pontalis écrit des fragments, il les recoud, peaufine des échos. J'aime celui qui raconte des rêves qui deviennent des contes sans que le réveil ait lieu, malgré la vigilance,

comme dans les romans de Patrick Modiano. C'est un peu la même dépendance avec variable que j'ai de l'un et de l'autre. Je n'ai pas à m'éveiller. Les tableaux passent comme s'ils étaient joués sur des remorques au plancher encaissé entre des quais de métro : une femme sort ou disparaît au bout de la station, un homme entre et parle, et ça ne s'arrêtera pas, et ça ne menace pas de mal finir comme chez Blanchot que j'aime pourtant : l'analyste veille. J'ai aimé son goût des états hypnagogiques, ses écrivains, ses préférences en peinture, malgré qu'il soit rétif à la non-figuration.

Je ne trouve nulle part d'indifférence, mais la conscience aiguë de la solitude sans amertume : chacun est avec un autre, bien ou mal aimant, rarement et précieusement en relation simple et non fusionnelle ; chacun la rêve parfois fusionnelle, et lui le confesse et s'en absout. Chacun des textes courts de ses livres agit comme une promenade, chacun comme un roman dans la mouvance du vieux Nouveau Roman, une présence forte et discrète et l'élégance de parler de lui en disant « il » et de l'autre au je de fraternité. Un enseignement de consentement à la réalité avec accompagnement d'étonnement, une leçon de danse quand la banalité est sertie d'art, que la souffrance est accueillie avec compassion et pas forcément d'hyperactivité. Bien sûr cette œuvre enseigne un modus vivendi avec la souffrance, la sienne et celle des autres, mais aussi avec la légèreté.

La bande-son se dégage des textes avant la lecture à voix haute, comme si une voix portait celle du patient, des patients réunis, leur liste ouverte, présents dans leur choricité, parlait sans fin, une éternité de parole rêvante, le cauchemar ayant sa place avec le vœu naïf.

On apprend beaucoup avec lui, je le redis, on a envie de relire Winnicott, le Freud de la mémoire et des rêves, et Anzieu, et tous ceux de la période héroïque dont il souligne les découvertes.

J'ai aimé mon attente de retrouvailles scandée par la régularité de sortie des petits livres, avec le retour des thèmes et impasse sur certains qui mettraient des années à réapparaître : le père, le frère, avec une écriture au tempo de mémorialiste. Nous avions du temps devant nous et

sans doute à cause de son goût pour le fugace peut-être perdu, peut-être pas, l'imprévisible durée des choses, leur disponibilité ou leur fuite hors la mémoire, la place laissée libre pour des fictions. En travaillant à l'inverse, dans la notation du quotidien par le menu et l'annotation réglée du consigné augmenté, la copie organiquement accrue des retouches, Claude Mauriac du *Temps immobile*[3] – et dans ce cas aussi j'espérais le prochain tome – créait le même effet de vie vibrante étalée dans cinq dimensions, disponible et sienne à condition de ne pas malmener la veille et le sommeil, et surtout l'entre-deux.

J'ai aimé ses mondes intermédiaires : limbes, improvisations à la manière d'un rêve, récit d'un fait divers avec les flous déroutants, la vie en somme, avec du sang vif sous la peau. J'ai aimé narcissiquement – ça commence souvent comme ça – me reconnaître dans celui qui ne saute pas dans l'inconnu sans s'assurer la sécurité d'un chez-soi où se recevoir, qui vit aussi dans les nuages et dans le tableau du maître, en sort entre deux feuillets-fentes du pavé et qui ne repasse pas sans crainte sur les lieux décisifs, averti qu'il va souffrir, et qu'il y aura eu perte. Même sans passéisme, les histoires les plus géniales finissent toujours aussi un peu mal. Et la mémoire des noms, celle des lieux, des hommes et des femmes, des bêtes, nous garde, crée une intimité souvent agréable. Je n'ai pas compris, mais rien n'est fini, qu'un sentiment d'identité minimale suffise à vivre, mais je me soigne, et l'écriture avec. Je crois aux vertus civilisatrices de la psychanalyse, vous voyez ?

De l'autre côté de l'eau. Passer sur l'autre rive. Il nous arrivait d'aller plus loin quand même, et même de nous embarquer sur un bateau – franchir le Channel, visiter la Corse – mais c'est cet autre côté de l'eau, ce sont ces mots-là qui sont inscrits dans ma mémoire. Il existait donc un autre côté, une autre rive à la fois si proches et, aux yeux de ma mère, qui étaient alors les miens, si lointains qu'on ne pouvait y aborder que pour un temps limité et avec l'assurance de revenir le soir à la maison. La Seine n'était pas l'Achéron, le fleuve qu'on ne repasse pas[4].

J'ai aimé trouver ennoblies ma peur du changement, ma difficulté à parler de ma mère – il y vient tôt mais par personnage interposé –, mon plaisir à vivre dans les tableaux, à vivre des œuvres grandioses dans l'ordinaire des jours, ma peur de perdre et mon plaisir à une mémoire buissonnière et effilochée, profuse en détails imprévus et qui plantent des clochers de Martinville au milieu de mes journées. Merci d'avoir évoqué pour moi Louis-René des Forêts, Claude Roy et des écrivains dont la fréquentation familière a usé la mort mais pas l'affection folle que j'ai pour eux : Virgile, Tchekhov et, aussi vrai, l'*Oncle Vania* avec le mot gentil qui me protège, et Proust, et tous les nôtres d'écrivains, les peintres aussi.

Si j'oubliais, plus bas, merci de me faire vérifier souvent malgré que vous n'en ayez fait nulle part l'apologie, seulement le témoignage du praticien jamais lassé, la fécondité de l'analyse. La fréquentation de vos livres a donné de l'avaloir à mon environnement proche qui pose le cadre aux petites sérénités quotidiennes piquées d'effervescences imprévisibles. Là, mes morts, mes disparus de toute manière, retirés, jamais croque-mémoire ni croque-mitaines, à l'occasion d'une porte trop large, d'une rue le soir qui tourne en courbe longue vers là-bas, m'arrivent à distance d'un « bonsoir » dont j'ignorais, j'ignore encore et je bisse au final, qu'il n'aurait pas d'avenir. Tout ça sans brusquerie : mélancolie assistée sans amertume.

La mort s'apprivoise, chez J.-B., enfin, on fait de son mieux, simplifiée.

Si depuis quelque temps, je ne me promenais dans les limbes que pour faire offrande à ceux que j'ai aimés, à mes disparus, à ces desservis, et d'abord à ce tout petit garçon mort sans sépulture et sans nom ? Si notre mémoire se refusait à être une sépulture de l'oubli, si elle était tout ce qui nous reste de la croyance en la réincarnation, notre unique recours pour donner à tout le moins un peu de chair, un rien de vie vibrante à nos fantômes ? Mais sans doute n'est-ce qu'à nous-mêmes que nous faisons l'offrande de ce viatique, dont nous ne consentons pas à nous passer[5].

Merci pour la leçon de construction des récits ou réflexions courts, avec le développement fugueur parfois en relief, toujours attentif au personnage. Peut-être vous préféreriez que je souligne la sensualité des images, assurément elles captivent le lecteur, elles poussent la balançoire entre rêve liquide et réalité à fortes arêtes. C'est tellement rassérénant et exaltant aussi de vous lire que je choisis, pour conclure, de citer une phrase étonnante d'empathie – l'analyste marche, croirait-on, à côté du visiteur qui ne vient plus chez le narrateur, mais y va – de force imageante, déroutante de musicalité.

[…] Après des mois où il ne faisait que se plaindre, mais d'une voix neutre, presque éteinte, de son isolement qui lui évoque le désert où il n'aurait entrevu que quelques bêtes sauvages, il me raconta, s'étant arrêté en allant chez moi devant une vitrine qui exposait des soldats de plomb, qu'il en avait, enfant, un nombre considérable. Il organisait entre eux des batailles furieuses, il était à dix ans aussi fort en stratégie que Clausewitz, il imaginait qu'entre ses parents c'était une lutte sans merci qui se poursuivait jusque dans la chambre nocturne[6].

Merci monsieur de nous écrire des contes, d'en recoudre, chez vous et vos patients, les bribes éparses qui recyclent les terreurs et les espérances des anciens enfants étirés et tenaces que nous sommes devenus.

Notes

1. J.-B. Pontalis, *Le dormeur éveillé*, Paris, Mercure de France, 2004.
2. J.-B. Pontalis, *L'enfant des limbes*, Paris, Gallimard, 1998, p. 11-12.
3. Claude Mauriac, *Le temps immobile*, journal et journal mis à jour rédigé de 1972 à 1986, paru aux éditions Grasset de 1974 à 1993.
4. J.-B.Pontalis, *L'enfant des limbes*, Paris, Gallimard, 1998, p. 70.
5. *Ibidem*, p. 104-105.
6. *Ibidem*, p. 143. *L'enfant de limbes* fait ici l'objet de plusieurs citations, *Elles* (2007), *Frère du précédent* (2006), *Traversée des ombres* (2003), *Les fenêtres* (2000), *Ce temps qui ne passe pas* (1997), *Un homme disparaît* (1996), ne sont pas moins nécessaires et tentants pour qui les découvre ou les relit, chaque titre appelle tous les autres. *Le vocabulaire de la psychanalyse*, écrit avec Jean Laplanche (Presses universitaires de France, première édition 1967) n'est pas en reste.